

Lettre de vocation : le charisme de la vie cistercienne*

UNE LECTURE DE LA LETTRE 107 DE SAINT BERNARD

Ô Seigneur, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te sois fait connaître à lui ? ou le fils de l'homme pour que tu l'estimes tant ? Désormais, ô Père très bon, ce très vil vermisseau, qui ne méritait vraiment qu'une haine éternelle, est toutefois confiant d'être aimé parce qu'il a conscience d'aimer ; bien plus parce qu'il pressent qu'il est aimé, il n'a pas honte d'aimer à son tour. [...] Il se manifeste à la lumière ce grand dessein qui était dissimulé depuis toujours dans le sein de l'éternité (Ep 107, 7).

Introduction

En 1998, les fondateurs de la RIM (Région italienne Mixte) se sont retrouvés à l'abbaye de Tre Fontane pour une rencontre d'écoute et d'échange sur le thème : « Les visages de la tradition cistercienne. » Le développement du sujet était confié à dom Claudio Stercal¹, grand connaisseur de la tradition cistercienne et, disons-le, notre ami pour la syntonie de l'expérience et de l'intelligence de notre tradition. Dom Claudio avait choisi quelques lettres de saint Bernard² entre autre la *lettre* 107³ qui nous intéresse ici.

* Le texte original italien a été traduit par une religieuse des sœurs de la Charité de sainte Jeanne-Antide Thouret, Villaz-St Pierre (Suisse).

¹ Claudio Stercal est directeur de l'Institut Supérieur de Sciences Religieuses de Milan et du Centre d'Études de Spiritualité d'Italie septentrionale. Professeur à l'université catholique de Milan, il est membre du Comité scientifique pour l'édition italienne des œuvres de Bernard.

² Tout un groupe de *lettres* (numérotées de 99 à 112), qu'on peut appeler « Lettres de vocation » sont adressées à des candidats à la vie monastique, pour les encourager. Quelques unes de cette même série, « Lettres de consolation », sont, elles, adressées aux parents des candidats. La *lettre* 107 ici étudiée appartient à cet ensemble. Une autre *lettre*, la 462 (*SBO VIII*, p. 438-445), présente une vision complète de la vie monastique ; elle est adressée à des personnes entrées récemment dans la vie religieuse, pour les exhorter à demeurer constantes dans leur décision : « Que Dieu confirme la sainte résolution qu'il vous a inspirée (p. 439, 1. 3). »

³ Nous utilisons ici librement la traduction en préparation pour la collection *Sources Chrétiennes* (www.sources-chretiennes.mom.fr). Nous remercions vivement M. et Mme Duchet-Suchaux de l'avoir mise à notre disposition.

Dans la *lettre* 107, cette invitation – « décide » – est adressée personnellement à Thomas, jeune et brillant prévôt de l'abbaye de Beverly qui avait fait vœu d'entrer dans la vie monastique ; comme il arrivait alors et pas moins qu'aujourd'hui, il tardait à se décider. Pour finir, il ne prendra pas ce chemin et il finira mal ; cependant, nous pouvons profiter des paroles que lui adressa un père spirituel qui l'aimait comme un fils, en esprit et selon la chair. Bernard lui avait déjà écrit (*Ep* 411), encouragé par les bonnes qualités qui le faisaient voir comme un bon moine et, peut-être, comme un futur collaborateur. La *lettre* 411 était une brève invitation : Tu as de bonnes qualités, viens ! À plus forte raison si tu es pécheur : viens et retrouve la richesse d'une bonne conscience. *Tantum veni et experire !* « Décide-toi à venir et à faire l'expérience⁴. »

Comme je viendrai vers toi avec le pain (de la vérité) ! dit Bernard. Comme le père de la parabole de l'enfant prodigue. Le monastère, pour l'homme en recherche de sa vérité et du salut de sa vie, en recherche du sens ultime de son existence, de la raison convaincante de sa douleur et de sa joie, c'est comme la maison, un havre de paix.

Le sens de la fuite du monde : de la prédestination à la glorification

La parabole du prodigue, comme image de la vie monastique, donne d'une manière synthétique et essentielle le sens que saint Bernard et avec lui une bonne partie de la tradition cistercienne, a de la vie monastique et des vœux : un itinéraire qui embrasse la vie chrétienne dans son intégrité. L'itinéraire que Dieu propose va de la prédestination à la glorification. C'est seulement à l'intérieur de cet horizon global que Bernard comprend la vie monastique et les vœux. Les vœux font partie des grands thèmes de la vie de chaque être humain : le problème de l'avoir, l'usage des biens, l'usage de son propre corps et de son affectivité propre, le problème du pouvoir, l'usage de sa volonté propre, la liberté.

Le Moyen Âge conçoit plus clairement le problème du « comment » bien utiliser ses propres biens, son corps, ses affections et sa liberté, problème qui se pose à tous, que ce soit à celui qui entre dans l'Ordre Cistercien, et fait profession monastique et religieuse, ou à celui qui suit un itinéraire comme celui du mariage. Les vœux peuvent être des suggestions pour situer la vie concrète et quotidienne seulement parce qu'ils révèlent la pensée de Dieu ; son plan, son projet qui va de la prédestination à la glorification. Par la prédestination, nous sommes appelés ; répondant à l'appel, nous sommes justifiés et

⁴ *Ep* 411, 3, *SBO* VIII, p. 394, l. 1.

ainsi, nous serons glorifiés (cf. Rm 8, 30). Le conseil de Dieu, son plan, c'est ce qui justifie, selon saint Bernard, l'invitation faite à Thomas de Beverly de fuir le monde et de choisir la vie monastique.

Plan de la lettre 107

Les deux premiers des treize paragraphes de la lettre peuvent s'intituler : « l'audace de la foi » et « l'audace de l'amour. » Le cœur de la lettre, du paragraphe 3 au paragraphe 10, peut s'intituler : « le conseil de Dieu. » Les paragraphes 11 et 12 opposent au « conseil de Dieu », qui est son projet et sa façon de faire, « le conseil des impies » c'est-à-dire de ceux qui n'ont pas encore compris, qui préfèrent le monde à Dieu. Saint Bernard développe le dessein, le plan de Dieu pour que Thomas accepte de choisir, comme le lui proposent les derniers paragraphes de la lettre :

Du reste, toi, ô très cher, si tu prépares l'oreille de ton cœur à entendre cette voix de ton Dieu, plus douce que le miel et qu'un rayon de miel, fuis les soucis du monde pour que, ton sentiment profond une fois dégagé et libéré, tu dises toi aussi avec Samuel : *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute*. Cette voix ne résonne pas sur les places et on ne l'entend pas en public. Un conseil secret recherche une écoute, secrète, elle aussi. Cette écoute donnera, à coup sûr, joie et allégresse, si tu l'as perçue d'une oreille attentive⁵.

Choisis : fuis ce qui est extérieur et choisis l'intériorité, réponds à la vocation, écoute, vois l'exemple d'Abraham, de Joseph, de Jésus enfant, de l'Église et fuis, pour suivre avec moi, comme disciple, l'unique maître qui est le Christ.

L'audace de la foi

Dans le premier paragraphe nous lisons :

À quoi bon les paroles ? La ferveur de l'esprit et la véhémence du désir ne peuvent être suffisamment révélées par la langue seule. Mais que les autres membres aussi nous parlent de tes sentiments. Si tu es présent, nous te connaissons mieux et, toi aussi, tu nous connaîtras mieux. Depuis longtemps, déjà, nous sommes liés, comme débiteurs l'un de l'autre, moi plein de souci et de fidélité, toi, d'une obéissance pleine d'humilité. Que l'action mette en évidence l'une et l'autre, et non pas la plume. Je veux que toi, tu t'appropries pour toi et que, en moi, tu fasses l'expérience de cette parole du Seigneur : *Les œuvres que mon Père m'a donné à faire, ces œuvres rendent témoignage à*

⁵ *Ep 107*, 13, *SBO VII*, p. 275. Dans la suite, nous indiquerons seulement *Ep 107* et le numéro du paragraphe à la fin des citations.

mon sujet (Jn 5, 36). C'est ainsi, certes, que l'Esprit du Fils unique témoigne à notre esprit que nous sommes nous aussi fils de Dieu, lorsque, nous ressuscitant de nos œuvres mortes, il nous accorde de produire des œuvres de vie. L'arbre, bon ou mauvais, se reconnaît non pas à ses feuilles, ni à ses fleurs, mais à ses fruits. En effet, *vous les reconnaîtrez à leurs fruits* (Mt 7, 16). Les œuvres, et non les paroles font la différence entre les fils de Dieu et les fils de la rébellion. Par tes actes, donc, tout à la fois, dévoile ton désir et mets le nôtre à l'épreuve (*Ep 107, 1*).

Bernard lit très attentivement la relation entre l'abbé et celui qui demande d'entrer ; il dit que cette relation est semblable à celle qu'il y a entre le Père et le Fils. Le Fils dit : les œuvres que le Père m'a confiées rendent par elles-mêmes témoignage à mon sujet (cf. Jn 5, 36). Jésus est conscient d'avoir à développer une œuvre du Père qui, en même temps réalise le projet du Père et du Fils ; et, saint Bernard a l'audace, le courage, la foi, de mettre la relation entre l'abbé et Thomas au même niveau que la relation entre le Père et le Christ, entre le Père et le Fils. La tradition platonicienne avait aussi senti la possibilité de lire la réalité dans une relation de participation et d'analogie, une relation par laquelle on pressent, à partir du visible, un invisible qui est la grandeur et la beauté de ce que je ne vois pas maintenant. Ce qui est visible, c'est la relation entre un abbé et un aspirant à la vie cistercienne ; ce que je ne vois pas, mais qui donne sens à ce que je vois, c'est la relation entre le Père et le Fils, l'amour et l'obéissance qui règlent la vie de la Trinité.

Voilà une façon de penser le christianisme. C'est le sens de la vie monastique, c'est le sens des vœux, consentir, non aux saints de rester saints, mais aux pécheurs de devenir saints. La pédagogie ne peut être efficace que si elle a la clarté du point de départ. Si quelqu'un comprend la réalité, il peut avoir ce courage de la foi qui fait dire : vois la relation qui existe entre toi et moi, entre moi, abbé et toi qui demandes à entrer⁶ : elle est semblable à celle qu'il y a entre le Père et le Fils. Toi, si tu veux, tu peux accomplir les œuvres du Père, moi, je te propose d'accomplir les œuvres du Père. C'est ce que je te propose, rien de moins, dans le concret de ta vie.

L'audace de l'amour

La deuxième forme de courage est l'amour : l'amour entre Bernard et Thomas ; cela est plus suspect pour nous et il est juste que tous s'interrogent sur cette page, mais surtout les formateurs. C'est

⁶ *Ep. 107, 2.*

un autre aspect qui touche beaucoup les Pères cisterciens, une grande liberté, une grande maturité au point de vue affectif ; ainsi, ce qui était dans la mentalité du temps, l'amour courtois, est relu dans la perspective chrétienne. C'est un exemple significatif de la valeur de la spiritualité cistercienne au Moyen Âge, de sa capacité de lire son temps, et, en le relisant, d'en trouver les valeurs et d'en corriger les limites. Serions-nous capables de faire ainsi aujourd'hui ? Cette relation entre Bernard et Thomas fait réfléchir :

Nous désirons ta présence, nous la réclamons, car elle est souhaitée et même nous exigeons que ta promesse s'accomplisse. Pourquoi un si grand désir ? En cela, nous ne réclamons rien qui concerne la chair et le sang. Ce que nous désirons, c'est ou bien progresser grâce à toi, ou bien contribuer à ton progrès. La générosité du sang, la prestance du corps, l'élégance, la beauté juvénile, les biens, les palais, l'immense patrimoine, les attributs des dignités, ajoute aussi à cela la sagesse du monde, cela est du monde et le monde chérit ce qui est sien. Mais combien de temps ? Non seulement, en effet, pas pour toujours, car le monde ne durera pas toujours ni même longtemps. Le monde, certes, ne pourra garder pour toi ces choses durant longtemps et il ne te gardera pas toi-même, non plus, d'ici peu. Car *courts sont les jours des hommes* (Jb 14, 5). Et certes, le monde passe avec ses désirs, mais il te rejette, avant de passer lui-même. En quoi donc ne cesse de te charmer cet amour qui doit bientôt finir ? Quant à nous, c'est toi et non tes biens que nous chérissons : qu'ils soient tiens, ils sont à toi. Quant à toi, te souvenant de ta promesse, ne nous refuse pas plus longtemps de bénéficier de ta présence, nous qui t'aimons sincèrement et t'aimerons toujours. Si vraiment, nous nous aimons purement en cette vie, nous ne serons pas séparés, même dans la mort. Car ces choses que nous recherchons en toi ou plutôt pour toi, n'appartiennent pas à ce corps, pas plus qu'à ce temps ; c'est pourquoi elles ne disparaissent pas avec le corps, et ne s'évanouissent pas avec le temps : bien plus, une fois le corps abandonné, elles charment davantage et se prolongent au-delà du temps. Elles n'ont rien de commun avec ce que je viens d'énumérer ou ce qui lui est semblable, biens que tu possèdes et qui *ne viennent pas du Père, mais du monde* (1 Jn 2, 16). Lequel de ces biens, en effet, ne disparaît ou avant la mort ou avec elle ? (*Ep 107, 2*).

On voit la différence entre les critères du monde et les critères chrétiens et cisterciens ; l'amour, non pas des choses, mais des personnes. « Quant à nous, c'est toi et non tes biens que nous chérissons. » Puis : « nous qui t'aimons sincèrement et t'aimerons toujours. Si vraiment, nous nous aimons purement en cette vie... » Purement signifie orienté vers le but, non seulement pour la simple connotation morale, mais « purement » parce que, orienté à ce qui

est au bout de l'amour de l'autre, à l'amour de Dieu. « Nous ne serons pas séparés, même dans la mort. » Il l'aime, et, pour cela, il lui ouvre la perspective de ce qui est le plus vrai : la meilleure part, le paradis.

Le courage de l'espérance : le conseil de Dieu

Avec le troisième paragraphe commence la présentation du cadre théologique qui constitue le cadre de la vie monastique et donc aussi le contexte du choix des vœux. Quels sont les éléments que Bernard utilise pour présenter le conseil de Dieu ? Il dit :

Mais voici quelle est cette meilleure part qui ne sera jamais enlevée. Et qu'est-ce ? *Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au cœur de l'homme* (1 Co 2, 9). Celui qui est homme et vit comme un homme, celui qui, par exemple, pour le dire plus clairement, se repose sur la chair et le sang, ne sait absolument pas ce qu'est cela, parce que la chair et le sang ne révéleront pas ce que Dieu, seul, révèle par son Esprit. Donc l'homme « animal » n'est jamais admis à ce secret : *il ne perçoit pas ce qui est de l'Esprit de Dieu* (1 Co 2, 14). Heureux ceux qui entendent : *Moi, je vous ai appelés amis, parce que tout ce que j'ai appris de mon Père, je vous l'ai fait connaître* (Jn 15, 15). Ô monde mauvais qui as l'habitude de rendre heureux tes seuls amis, à tel point que tu en fais des ennemis de Dieu, et, par voie de conséquence, indignes du conseil des bienheureux ! Il est clair, en effet, que celui qui veut être ton ami se fait ennemi de Dieu. *Si le serviteur ne sait pas ce que fait son maître* (Jn 15, 15), combien moins encore son ennemi ? Or, l'ami de l'époux se tient là et il est ravi de joie à la voix de l'époux. Il dit alors : *Mon âme s'est fondue au son de la voix du Bien-aimé* (Ct 5, 6). C'est ainsi que l'ami du monde est exclu du conseil des amis de Dieu, qui n'ont pas reçu *l'esprit de ce monde, mais l'Esprit qui est de Dieu* pour qu'ils sachent *ce qui leur a été donné par Dieu* (1 Co 2, 12). *Je te bénis, Père, parce que tu as caché cela aux sages et aux avisés, et que tu l'as révélé aux petits. Oui, Père, parce que tel a été ton bon plaisir* (Mt 11, 25-26), non parce qu'ils l'auraient mérité. *Tous, en effet, ont péché et sont privés de ta gloire* (Rm 3, 23) en sorte que c'est par grâce que tu envoies, dans les cœurs de tes fils adoptifs, l'Esprit de ton fils qui crie : *Abba, Père*. Certes, ceux qui sont conduits par l'Esprit, ceux-là sont fils et dès lors ils ne doivent pas être écartés du conseil paternel. Ils ont, en effet, l'Esprit qui demeure en eux, qui scrute même les profondeurs de Dieu. Enfin, qu'ignoreraient-ils, eux que l'onction instruit de tout (cf. 1 Jn 2, 27) ? (*Ep 107, 3*).

Qu'est-ce que la meilleure part ? Elle est ouverture sur l'infini. Qu'est-ce que la foi nous permet de connaître ? La foi précède l'intelligence de la réalité, elle ne remplace pas l'intelligence, elle la

précède, l'oriente pour que, affinant l'intelligence, il soit possible de connaître ce que la foi nous fait d'abord pressentir. Le christianisme est un commencement : un début de la direction que la foi nous indique. La proposition présentée par Bernard à Thomas est celle-ci : entrer dans la vie monastique, donc pratiquer aussi les conseils évangéliques, pour s'ouvrir à l'infini de Dieu. Une ouverture qui ne manque pas de références, une ouverture avec un itinéraire. Pour aller du point de départ au point d'arrivée, de l'homme animal à l'homme spirituel, il faut devenir amis de Dieu.

Que signifie devenir amis ? Cela veut dire prendre conscience d'être prédestinés de toute éternité à une glorification éternelle, accepter, selon les orientations du chapitre 8 de l'épître aux Romains, les deux pas intermédiaires entre la prédestination et la glorification, c'est-à-dire la vocation et la justification. Nous sommes appelés, et appelés de toute éternité ; par la réponse à la vocation, nous pourrons passer par l'expérience de la justification, nous pourrons donc croître en amour ; passer de la crainte de la justice de Dieu, à l'amour qui nous rend justes, nous rend semblables à Dieu, et nous fait cheminer vers la glorification. À travers une certaine manière de gérer ses biens, son affectivité, son corps, sa liberté propre, il s'agit de comprendre que nous puissions être appelés à répondre à la prédestination.

Prédestinés à l'amour

Dans n'importe quelle situation, nous sommes prédestinés par Dieu à l'amour. Dieu nous appelle à l'amour. Nous répondons avec ce que nous avons à disposition : nous-mêmes, les biens, l'affectivité, pour passer de la crainte à l'amour. Au fur et à mesure que l'on s'aperçoit qu'on est aimé, on aime et ainsi, on devient « juste », juste comme Dieu est juste. La justification est une caractéristique fondamentale de Dieu ; être justifié signifie être rendu juste comme Dieu, être rendu capable d'aimer comme Dieu. L'expérience des vœux est une voie qui permet à des pécheurs de s'ouvrir à l'expérience mystique d'être comme Dieu, expérience qui consiste à apprendre à aimer, qui me rapproche de Dieu, qui me permet de répondre à la prédestination, pour aboutir à la glorification. Bernard propose cela à Thomas pour qu'il fasse son choix et qu'il comprenne aussi la fuite du monde. Pourquoi fuir le monde ? Parce qu'il est mauvais ? C'est plutôt parce que le monde n'est pas grand-chose ; parce qu'il n'est pas spirituel, c'est l'amour des choses et non l'amour des personnes. Il faut au contraire devenir des amis de Dieu.

Il crie parmi les peuples, ce même Fils unique, en tant qu'il est l'ange du Grand Conseil : *Qui a des oreilles pour entendre, qu'il entende* (Mt 13, 9). Et parce qu'il ne trouve pas d'intelligences dignes qu'on leur confie le secret du Père, il l'a recouvert de paraboles pour les foules *en sorte qu'entendant, ils n'entendent pas et que, voyant, ils ne comprennent pas* (Lc 8, 10). Par ailleurs, ses amis, pris à part, entendent : *À vous, il a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu* (Mc 4, 11). C'est à eux aussi qu'il dit : *Ne craignez point, petit troupeau, car il a plu à votre Père de vous donner le Royaume* (Lc 12, 32). Qui sont-ils, ceux-ci ? Assurément *ceux qu'il a connus d'avance et qu'il a prédestinés à devenir conformes à l'image de son Fils, afin qu'il soit, lui, le premier-né parmi de nombreux frères* (Rm 8, 29). C'est un dessein important et secret qu'il a dévoilé là. *Le Seigneur connaît ceux qui lui appartiennent* (2 Tm 2, 19) ; mais ce qui était connu de Dieu, a été manifesté aux hommes. Il ne considère pas comme dignes de participer à un si grand mystère d'autres que ceux-là mêmes des siens qu'il a connus d'avance et prédestinés. Car *ceux qu'il a prédestinés, il les a aussi appelés*. En effet, qui, s'il n'a été appelé, peut accéder au dessein de Dieu ? Et *ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés* (Rm 8, 29-30). Le Soleil se lève, non pas celui qu'on voit se lever chaque jour sur les bons et les méchants, mais celui qui est promis par une annonce prophétique à ceux-là seuls, qui ont été appelés à participer au dessein divin : *Pour vous, dit-il, qui craignez Dieu, se lèvera le Soleil de justice* (Mt 4, 2). Alors donc que les fils de l'incrédulité demeurent dans les ténèbres, le fils de lumière s'échappe vers cette nouvelle lumière, hors du pouvoir des ténèbres, à condition cependant qu'il puisse désormais dire à Dieu avec assurance : *Je fais partie de ceux qui te craignent* (Ps 118, 63). Vois-tu que la crainte est première afin que la justification s'ensuive ? Peut-être sommes-nous donc appelés par la crainte, justifiés par l'amour ? Enfin, *le juste vit de la foi* (Rm 1, 17), celle qui, sans nul doute, œuvre par amour (*Ep 107, 4*).

Les amis de Dieu sont ceux qu'il a destinés à devenir conformes à l'image de son Fils. Son grand conseil secret s'est manifesté, très différent du conseil des impies. Il rend conscients ceux qu'il a prédestinés. Ceux qu'il a appelés, il les a aussi justifiés. Le passage de la vocation à la justification est celui de la crainte à l'amour et ce passage est, pour saint Bernard, le sens de la vie chrétienne.

Vois-tu que la crainte est première afin que la justification s'ensuive ? Peut-être sommes-nous donc appelés par la crainte, justifiés par l'amour ? Enfin, *le juste vit de la foi*, celle qui, sans nul doute, œuvre par amour. Que le pécheur, au moment où il est appelé, entende... *Audiat itaque in sui vocatione peccator* (*Ep 107*, fin du 4 et début du 5).

La condition de Thomas, de chaque homme, de chaque femme est celle-ci : être pécheur, avec une vocation, *peccator in sui vocatione* :

Ainsi le pécheur apprend ce qu'il doit craindre et ce n'est qu'après s'être approché du Soleil de justice qu'il discerne ce qu'il doit aimer (*Ep 107, 5*).

Le pécheur craint, mais s'approchant du Soleil de la justice, soit le Christ, soit l'Esprit, il apprend l'amour qui le justifie. Le chemin, c'est la miséricorde du Seigneur en vue de la prédestination, et toujours en vue du salut. La prédestination vient de l'éternité et la béatification ou la glorification sont dans une perspective éternelle. La vie chrétienne, la vie selon les vœux, consiste dans cet itinéraire.

De la prédestination à la justification

Quelque chose se modifie le long du chemin. Au lever du Soleil qui est le Christ, le sacrement caché depuis des siècles commence à se manifester. Il faut répondre à ce don. Qu'il s'agisse d'un moine ou d'une autre personne, l'exercice de sa relation avec ses biens, son affectivité, son corps, sa liberté est la condition pour passer de la prédestination à la justification. C'est l'indispensable exercice de la vie pour progresser. Le problème n'est pas de choisir ou non, mais que choisir, comment exercer l'opportunité qui est offerte, comment répondre à la prédestination ? L'homme n'est pas dans une situation neutre, l'homme est prédestiné au bien. Notre liberté n'est pas absolue ; nous sommes libres, mais en relation avec l'amour de Dieu.

Le paragraphe 7 de la *lettre* de Bernard commence par préciser comment les vœux sont une réponse à la vocation monastique.

Et certes alors, c'est comme si Dieu séparait la lumière des ténèbres, lorsque le pécheur – le Soleil de justice commençant à luire et les œuvres des ténèbres ayant été rejetées – revêt les armes de lumière, et que celui que sa vie antérieure et sa propre conscience avaient envoyé, comme étant vraiment un fils de géhenne, aux flammes éternelles, aspirant à la si grande bonté de l'astre d'en haut, commence même à se glorifier au-delà de toute espérance *dans l'espérance de la gloire des fils de Dieu* (2 Co 3, 18), cette gloire que, exultant à visage découvert, il contemple assurément de tout près dans cette nouvelle lumière, et dit : *La lumière de ton visage a mis son sceau sur nous, Seigneur ; tu as donné la joie à mon cœur* (Ps 4, 7). *Ô Seigneur, qu'est l'homme pour que tu te sois fait connaître à lui ? ou le fils de l'homme pour que tu l'estimes autant ?* (Ps 143, 3). Désormais, ô Père très bon, ce très vil vermisseau, qui ne méritait qu'une haine éternelle, est toutefois confiant d'être aimé parce qu'il est conscient d'aimer : bien plus, parce qu'il pressent qu'il est aimé, il n'a pas

honte d'aimer à son tour. Déjà se manifeste dans ta clarté, ô lumière inaccessible, quel bien attend auprès de toi, ce pauvre petit homme, bien misérable même quand il était mauvais. Il aime dès lors à juste titre, parce qu'il est aimé sans mérite ; il aime sans fin parce qu'il se sait aimé sans commencement. Il se manifeste à la lumière, pour la consolation du misérable, ce grand dessein, qui était dissimulé depuis toujours dans le sein de l'éternité : Dieu ne veut pas la mort du pécheur, mais plutôt qu'il se convertisse et vive (Cf. Ez 33, 11). Tu as, homme, comme témoin de ce secret, l'Esprit qui justifie et rend témoignage à ton esprit lui-même, que toi-même aussi es fils de Dieu. Reconnais le dessein de Dieu dans ta justification ; confesse et dis : *Tes justifications sont mon conseil* (Ps 118, 24). Car ta justification présente est à la fois la révélation du dessein divin et une certaine préparation à la gloire future. Certes la prédestination elle-même est plutôt une préparation, mais la justification est déjà davantage une approche. Enfin, il dit : *Faites pénitence car le Royaume des cieux s'est approché* (Mt 3, 2). Écoute aussi ce fait que la prédestination elle-même est préparation : *Recevez le royaume qui a été préparé pour vous depuis l'origine du monde* (Mt 25, 34). (*Ep 107, 7*).

Dieu sépare, pour ainsi dire, la lumière des ténèbres, quand le pécheur

revêt les armes de la lumière [...] ; aspirant à la si grande bonté de l'astre d'en haut, il commence même à se glorifier au-delà de toute espérance [...] et dit : La lumière de ton visage a mis son sceau sur nous.

Il commence à tracer, même par signes seulement, l'itinéraire du pécheur qui se convertit au moment où brille le Soleil de la justice, au moment où il prend conscience de la rencontre personnelle avec le Seigneur ou avec la communauté chrétienne. Peu à peu, par la médiation de l'Église aussi, la personne prend conscience d'être visitée par le Soleil de justice et, sur son visage, une nouvelle lumière apparaît, lumière qui est la prise de conscience initiale de la prédestination. Que découvre-t-elle ? Qu'elle est marquée, que sur son visage d'homme, la lumière de Dieu resplendit. Elle découvre l'importance d'être à l'image et à la ressemblance de Dieu. Le pécheur, par la visite du Soleil de la justice, c'est-à-dire par l'expérience de l'Église, de la recherche de Dieu, se découvre être marqué, avoir dans sa propre chair, dans son propre visage, dans sa vie, le signe de Dieu ; il se découvre être à l'image et à la ressemblance de Dieu.

Qu'est-ce que l'homme ?

Ce très vil vermisseau, qui ne méritait qu'une haine éternelle, est toutefois confiant d'être aimé parce qu'il est conscient d'aimer.

C'est l'expérience du pécheur qui découvre sur son visage l'empreinte de l'image de Dieu. Il découvre la prédestination, il découvre qu'il est aimé, il n'a pas honte de commencer à aimer à son tour. Voilà la réponse à la vocation qui rend juste : la crainte se transforme en amour.

La maturité chrétienne commence par la sagesse, la cinquième raison pour laquelle l'âme cherche le Verbe⁷. La première, la plus élémentaire, est la peur du jugement, puis viennent l'intelligence, la volonté, la force, l'effort ascétique, mais, à la cinquième, Bernard dit : voilà, c'est seulement maintenant que commence la maturité chrétienne, avec la sagesse et la saveur du bien. Il en va de même pour vivre les conseils. Ce n'est plus la fougue des débuts. Il y a une façon de vivre les vœux avec un plaisir et un enthousiasme juvénile. Guillaume le dit : gare si l'un, au début, se montre trop modéré, mais gare aussi à celui qui a la folie de l'amour juvénile, s'il ne se laisse pas guider. Il faut donc garder la folie et l'ingénuité du jeune, mais tout en se laissant guider pour atteindre progressivement la sagesse⁸.

Déjà se manifeste dans ta clarté, ô lumière inaccessible, quel bien attend auprès de toi, ce pauvre petit homme [...]. Il aime dès lors à juste titre, parce qu'il est aimé sans mérite ; il aime sans fin parce qu'il se sait aimé sans commencement.

L'action conjointe du Christ et de l'Esprit

Progressivement, la personne commence à se sentir aimée. C'est seulement le début dans le cheminement des vœux. Quelle en est l'évolution ? L'infini de Dieu. Découvrir le grand conseil, le conseil de Dieu. Les paragraphes 8 et 9 sont très beaux : ils indiquent par une christologie très affinée, comment la révélation de ce grand conseil arrive en même temps par l'opération de Jésus et celle de son Esprit.

Que personne donc, s'il aime déjà, ne doute qu'il soit aimé. L'amour de Dieu répond volontiers au nôtre qu'il a devancé. Car comment lui en coûterait-il d'aimer en retour ceux qu'il a aimés alors qu'ils n'aimaient pas encore ? Il a aimé, dis-je, il a aimé ! Tu as, en effet, comme gage de son amour l'Esprit, tu en as aussi un témoin fidèle : Jésus et Jésus crucifié. Ô double preuve et preuve tout à fait inébranlable de l'amour de Dieu pour nous ! Le Christ

⁷ Cf. *SCt* 85.

⁸ Cf. GUILLAUME DE SAINT-THIERRY, *Nature et dignité de l'amour*, (Pain de Cîteaux 24), § 7, p. 37-41.

meurt et mérite d'être aimé. L'Esprit nous touche et nous le fait aimer. L'un nous fournit la cause de l'amour, l'autre cet amour lui-même. L'un fait voir la grande dilection qu'il a pour nous, et l'autre nous la donne. En celui-là, nous voyons ce que nous aimons, de celui-ci nous recevons ce qu'il nous faut pour aimer. Nous recevons donc de l'un le motif de l'amour ; de l'autre, la disposition à aimer. Quelle honte de voir d'un œil ingrat le Fils de Dieu mourant ! Ce qui arrive certes facilement si l'Esprit fait défaut. Mais maintenant, puisque *l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné* (Rm 5, 5), aimés, nous aimons ; aimant, nous méritons d'être aimés davantage. *Si, en effet, alors que nous étions encore des ennemis, nous avons été réconciliés avec Dieu par la mort de son Fils, à plus forte raison, une fois réconciliés, serons-nous sauvés par sa vie* (Rm 5, 10). Et que dire, en effet ? *Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne va-t-il pas nous donner aussi toutes choses avec lui ?* (Rm 8, 32) (*Ep 107, 8*).

Du moment donc que nous tenons les deux preuves de notre salut, la double effusion du Sang et de l'Esprit, l'un ne nous profite pas sans l'autre. Car l'Esprit n'est donné qu'à ceux qui croient au Crucifié et la foi n'a pas de valeur, sans les œuvres de l'amour. Et l'amour est un don de l'Esprit. Si le second Adam, je veux dire le Christ, a été fait non seulement âme vivante, mais également Esprit vivifiant, mourant du fait qu'il est l'une (âme vivante) et ressuscitant les morts du fait qu'il est l'autre (esprit vivifiant), en quoi cela peut-il m'être utile qu'il meure lui-même, si je n'ai ce qui fait vivre ? En effet, il a dit lui-même : *La chair ne sert de rien, c'est l'Esprit qui fait vivre* (Jn 6, 64). Que veut dire « il fait vivre », si ce n'est « il justifie » ? Puis donc que la mort de l'âme, c'est le péché – de fait, *l'âme qui aura péché mourra* (Ez 18, 4) –, sa vie est assurément la justice car *le juste vit de la foi* (Rm 1, 17). Le juste, qui est-il, si ce n'est celui qui rend amour pour amour à Dieu qui l'aime ? Ce qui n'arrive que lorsque l'Esprit révèle à l'homme par la foi le projet éternel de Dieu concernant son salut futur. Révélation qui n'est rien d'autre qu'une infusion de la grâce spirituelle, par laquelle, les œuvres de la chair une fois mortifiées, l'homme est préparé pour le Royaume que la chair et le sang ne peuvent posséder, recevant en même temps, dans l'unique Esprit, de quoi présumer qu'il est aimé et de quoi aimer en retour, afin de n'être pas aimé en vain (*Ep 107, 9*).

« Que personne donc, s'il aime déjà, ne doute qu'il soit aimé. »
Comment peut-on vaincre l'incertitude d'être aimé ? Parce que Jésus nous révèle l'amour par son Esprit.

Ô double preuve et preuve tout à fait inébranlable de l'amour de Dieu pour nous ! Le Christ meurt et mérite d'être aimé. L'Esprit nous touche et nous le fait aimer.

Seulement deux paroles, mais elles contiennent toute une théologie d'action réciproque du Christ et de l'Esprit. Il y a une unité entre la mort du Christ, le sacrifice du Christ qui meurt et mérite d'être aimé, et l'action intérieure, disons christologique de l'Esprit qui nous rejoint, nous « touche », nous émeut de l'intérieur (*spiritus afficit*) et nous convainc d'aimer le Christ. L'un agit pour être aimé, l'autre pour qu'il soit aimé. L'un insinue en nous un grand amour, l'autre nous le révèle ; en l'un nous discernons ce que nous devons aimer, en l'autre nous acquérons le moyen d'aimer. Par l'action du Fils et de l'Esprit, il est possible d'accomplir les œuvres du Père. C'était le point de départ de la lettre.

L'unique maître

Si Thomas répond à Bernard, il fait les œuvres du père abbé, mais tous deux sont condisciples de l'unique maître : Jésus et son Esprit. Que nous proposent Jésus et l'Esprit ? L'occasion d'aimer, de grandir, de passer de la crainte à l'amour, de répondre à la vocation pour monter à la justification. Jésus et l'Esprit agissent pour nous faire aimer et pour nous faire croître en vue de la justification, après avoir découvert la prédestination pour cheminer vers l'éternité.

Nous sommes devant un plan théologique raffiné, clair, simple. Bernard poursuit, – c'est le paragraphe 9 – nous possédons une double preuve de notre salut, l'effusion du sang et de l'Esprit : aucun des deux n'agit sans l'autre. En fait l'Esprit n'est accordé qu'à celui qui croit au crucifié et la foi ne vaut que si elle agit par la force de la charité, mais la charité est don de l'Esprit.

Le paragraphe 10 souligne le rapport entre croire et comprendre, entre *fides* et *ratio*. La réponse à la vocation fait grandir dans la foi et donc dans l'intelligence. Passer de la crainte à l'amour fait croître dans la foi et l'intelligence, pratiquer les conseils évangéliques ne peut que faire grandir dans l'intelligence du mystère.

Les paragraphes 11 et 12 sur le conseil des impies, « malheureux et manquant de sécurité, amis du siècle, sévères et aveugles, stériles et ténébreux, confus, rebelles, » devant lesquels resplendit davantage encore la beauté lumineuse des amis de Dieu.

Le conseil des justes est comme une pluie généreuse que le Seigneur met en réserve pour son héritage ; c'est un conseil vraiment caché, qui descend assurément comme la pluie sur la toison ; c'est une source scellée à laquelle l'étranger n'a pas part ; c'est enfin le Soleil de justice qui se lève seulement pour ceux qui craignent Dieu (*Ep 107, 11*).

Après avoir ainsi amplement délimité le cadre du conseil de Dieu, Bernard propose le choix en quelques lignes :

Du reste, toi, ô très cher, si tu prépares l'oreille de ton cœur à entendre cette voix de ton Dieu plus douce que le miel et qu'un rayon de miel, fuis les soucis du monde (*Ep 107, 13*).

Le contraste se situe entre les soins extérieurs et l'Esprit qui parle à l'intérieur, non pour exclure l'extériorité, mais pour en trouver le sens au point d'être rendu libre. C'est le sens des vœux, dénouer les pieds du lien qui les tient, pour pouvoir marcher librement. *Expedito et vacante interno sensu*, dégager les pieds pour être libre, vide pour Dieu, et pour que,

ton sentiment profond une fois dégagé et libre, tu dises toi aussi avec Samuel : *Parle, Seigneur, ton serviteur écoute* (1 Sm 3, 10). Cette voix ne résonne pas sur les places et on ne l'entend pas en public. Un conseil secret recherche une écoute secrète elle aussi (*Ibidem*).

Secret ne signifie pas pour peu d'élus, mais : profond, humain, intégral, compréhensif. Après avoir tracé le cadre théologique complet, on peut se montrer exigeant : l'engagement ascétique n'est pas éliminé, mais il est placé dans un contexte plus ample : fuis, toi aussi, si tu veux trouver le salut ; fuis du milieu de Babylone.

Tu m'appelles ton abbé, je ne le refuse pas [...]. Cependant, si tu le juges convenable, accepte comme condisciple celui que tu choisis comme maître. Que le Christ soit l'unique maître à tous les deux ; que lui-même soit la fin de ma lettre, lui qui est la fin pour la justification de tous ceux qui croient en lui (*Ibidem*).

La lettre se termine, mais la recherche ne se termine pas ainsi ; la préoccupation de Bernard demeure. La lettre se termine, mais regardons ensemble le but, parce que seulement là, nous pourrions faire la découverte d'être toi et moi, tous condisciples de l'Unique Maître.

Monasterio di N.S. di Valserana
I – 56040 GUARDISTALLO (Pisa)

Maria Francesca RIGHI, *ocso*